

—Oh ! un oubli.  
 —Quel oubli ? parle donc.  
 —Eh bien, ma part dans l'affaire ?  
 —Comment ! est-ce que nous ne sommes pas convenus de cinq cents francs ?  
 —Cinq cents francs ? pour qui me prenez-vous ? Je ne prête pas mon cabaret à moins de mille.  
 —Misérable ! murmura Legrand avec rage.  
 —Voilà mon dernier mot, dit tranquillement Jean Rabasse ; mais si ça ne vous convient pas, vous êtes libre de chercher ailleurs.  
 —Canaille que tu es, lui dit Legrand, tu sais bien que je n'ai pas le temps de chercher, qu'il faut que je profite de cette heure, sans quoi tout est manqué ; tu sais bien que tout dépend de toi, enfin, et que nous sommes à ta discrétion : voilà pourquoi tu ne crains pas de manquer à ta parole.  
 —Mille francs ou rien de fait, voilà tout ce que j'ai à répondre, dit Jean Rabasse, toujours imperturbable.  
 —Allons, tu vois bien qu'il faut en passer par là, dit Pierre Bidot à Legrand ; arrange l'affaire à mille francs, l'important est d'en finir vite.  
 En même temps il lui faisait un signe qui voulait dire clairement :  
 —Promets toujours, quitte à ne pas tenir.  
 Jean Rabasse, qui les observait à la dérobée, vit parfaitement ce signe, car il sourit.  
 Ce sourire eût donné fortement à réfléchir à Legrand s'il eût pu le voir.  
 Mais le marchand de vin était dans l'ombre, et on entrevoyait à peine ses traits.  
 —Allons, dit Legrand, c'est convenu, tu auras mille francs, et maintenant dépêchons.  
 —Je ne demande pas mieux, dit Jean Rabasse, ce sera fait en deux temps si vous voulez m'aider.  
 —T'aider ! à quoi faire ?  
 —A ouvrir un des deux battants qui reste presque toujours fermé.  
 —Voyons, lequel des deux ? dis vite.  
 —Voilà, dit Jean Rabasse, c'est ce battant.  
 —Comment l'ouvre-t-on ?  
 —Voici deux anneaux ; vous allez en prendre chacun un et soulever de toutes vos forces pendant que je pèserai sur une rainure avec une pince.  
 —Nous en viendrons bien à bout sans ta pince.  
 —Peut-être ; en tout cas, je vais la chercher.  
 Pendant qu'il y allait, Legrand et Pierre Bidot, les pieds posés sur un des battants de la porte, saisissaient chacun un anneau de l'autre battant.  
 Jean Rabasse s'était arrêté et les regardait faire.  
 Au moment où ils allaient tenter un effort pour soulever le battant, il porta un sifflet à ses lèvres et en tira un son aigu.  
 Au même instant, le côté de la porte sur lequel étaient posés Legrand et Pierre Bidot s'effondra sous leurs pieds, et ils disparurent tous deux en jetant un cri terrible.  
 Aussitôt, Jean Rabasse, saisissant la lumière d'une main et de l'autre un couteau, s'élança dans l'escalier, qu'il descendit rapidement en criant :  
 —Saute dessus, Marcassin !  
 Arrivé au bas de l'escalier, il avança la lumière pour se rendre compte de ce qui se passait.  
 Il vit d'abord un homme qui se roulait à terre et paraissait en proie à d'horribles souffrances.  
 Il était baïllonné et avait les mains liées derrière le dos.  
 C'était le cocher Pierre Bidot.  
 Plus loin, deux individus enlacés l'un à l'autre et luttant avec rage.  
 L'un vêtu d'une redingote.  
 C'était Legrand.  
 L'autre couvert d'une blouse.  
 C'était celui que Jean Rabasse venait d'appeler Marcassin.  
 Ce dernier était armé d'un couteau et tentait d'en frapper son ennemi.

Legrand le maintenait d'une main, et de l'autre faisait des efforts pour fouiller dans sa poche droite où son couteau catalan était toujours ouvert.  
 Tout à coup, il murmura avec un grincement de dents :  
 —Mille tonnerres ! je l'ai perdu en tombant.  
 Et privé de cette arme terrible avec laquelle il eût bientôt mis fin au combat, il enlaça Marcassin de ses deux bras et le serra avec rage contre sa poitrine.  
 —A moi ! à moi ! râla Marcassin, j'étouffe, à moi !  
 Il s'affaissait, ses muscles se détendaient, et sa main, devenue inerte, avait lâché le couteau.  
 Jean Rabasse le ramassa et s'élança sur Legrand, qu'il voulait frapper au cou.  
 Mais Legrand, qui ne le perdait pas de vue, lui détacha un coup de pied, non sur la main armée du couteau, mais sur celle qui tenait la lumière.  
 Le chandelier roula à terre, et la cave se trouva plongée dans une obscurité complète.  
 C'est ce que voulait Legrand.  
 Alors commença une mêlée inouïe, effroyable, où les coups de poing et les coups de couteau pleuvaient au hasard, où les blasphèmes, les cris de rage et de douleur produisaient le sauvage et infernal concert qui avait frappé d'épouvante madame Levasseur, immobile sur le seuil du cabaret.  
 Enfin, déjà étourdi par sa chute, Legrand, assailli par deux hommes d'une force athlétique, était à bout de forces, quand Marguerite apparut tout à coup sur le théâtre du combat.  
 Nous avons vu le brusque changement qui s'était opéré par suite de son intervention.  
 C'est dans le cou de Jean Rabasse qu'elle avait enfoncé le couteau de Legrand.  
 Celui-ci avait frappé Marcassin, et les deux amis gisaient côte à côte sur le sol, à quelques pas de Pierre Bidot.  
 Marguerite achevait de débarrasser celui-ci de ses liens, quand elle vit Legrand descendre rapidement l'escalier de la cave.  
 —Tonnerre ! s'écria-t-il en mettant le pied sur le sol, plus personne ! disparues ?  
 —Qui donc ? lui demanda Marguerite.  
 —Et les deux femmes, et le sac avec elles !  
 —Pas possible ! s'écria Pierre Bidot.  
 —Parties ! s'écria Legrand, dont les traits ensanglantés et contractés par la colère étaient effrayants à voir.  
 Il ajouta en se frappant le front :  
 —Nous avions quatre-vingt mille francs ! je les tenais !... et rien ! rien...  
 Et son regard tombait en ce moment sur Jean Rabasse, qui perdait tout son sang par la blessure qu'il avait reçue au cou.  
 —Mille bons dieux ! s'écria-t-il, c'est sa faute, à cette canaille-là ; il faut que je l'achève.  
 Il allait s'élançer sur lui, quand Marguerite l'arrêta.  
 —Pourquoi un meurtre inutile ? lui dit-elle.  
 Elle ajouta, en portant sur le marchand de vin la lumière de la lanterne.  
 —Doublement inutile, car vois l'état où il est ; je doute qu'il en revienne.  
 —Bah ! ces animaux-là ont la vie dure, on lui recoudra la peau du cou, et dans quinze jours il n'y paraîtra plus.  
 Puis il s'écria tout à coup en attachant sur Marguerite un regard étonné :  
 —Mais j'y songe, comment diable te trouves-tu là !  
 —Le regretterais-tu ?  
 —Non, car il faut avouer que tu es arrivé furieusement à propos ; mais enfin...  
 —Eh bien, tu sais que je t'ai demandé vingt francs tantôt ?  
 —Oui.  
 —C'était pour pouvoir prendre une voiture et suivre la tienne, car je ne suis pas rassurée quand tu vas sans moi faire quelque coup, et tu vois que mon pressentiment ne m'avait pas trompée.  
 —Ainsi tu nous suis ?...  
 —Depuis trois heures.